

Talleyrand, l'anti-Machiavel ?

par Philippe Selz (*selz8375@gmail.com*)

Machiavel (1469-1527), Talleyrand (1754-1838), trois siècles les séparent.

Les deux ont, à peu près, la même réputation, solidement établie :

- Machiavel, au Petit Larousse, a le privilège de figurer aux deux parties du dictionnaire ! : « Personne faisant preuve de machiavélisme » (on n'est pas avancé).

« Machiavélisme : 1. Doctrine de Machiavel (on n'est guère plus avancé). 2. Politique faisant abstraction de la morale. 3. Caractère d'une conduite tortueuse et sans scrupules »

« Machiavélique » : Digne de Machiavel ; rusé, perfide, tortueux. »

Mais sa biographie est plutôt flatteuse : « Machiavel ne se préoccupe pas de concevoir le meilleur régime possible... il part des réalités contemporaines pour définir un ordre nouveau (moral, libre et laïque) où la raison d'État a pour objectif ultime l'amélioration de l'homme et de la société »

- Talleyrand : Mirabeau -après l'avoir d'abord encensé- dira : « Il n'est pas possible que Dieu fasse, par génération, deux scélérats pareils » Mais il s'en sort bien dans le Petit

Larousse, n'étant l'objet que d'une biographie factuelle, sans jugement de valeur et sans être un nom commun ! Dans le Dictionnaire des idées reçues de Flaubert, le Florentin bénéficie de deux entrées :

- « Machiavel : ne pas l'avoir lu, mais le regarder comme un scélérat. » (Flaubert aurait-il copié Mirabeau ?)
- « Machiavélisme : mot qu'on ne doit prononcer qu'en frémissant. »
- « Talleyrand : prince de, s'indigner contre »

Une curiosité : les biographes de Talleyrand mentionnent rarement Machiavel : rien dans le Talleyrand de Jean Orioux ; rien dans Talleyrand et le Directoire, ni dans Talleyrand et le Consulat de Michel Poniatowski ; rien dans Talleyrand et Napoléon d'Émile Dard.

Dans Talleyrand le prince immobile d'Emmanuel de Waresquiel : deux brèves mentions : l'une étant un extrait de la fameuse page de Victor Hugo, (méchante, et inexacte au sujet de la « cervelle » de Talleyrand jetée, après sa mort, dans un caniveau de la rue Saint Florentin) : « il était noble comme Machiavel, prêtre comme Gondi, défroqué comme Fouché, spirituel comme Voltaire et boiteux comme le diable » L'autre mention, de Waresquiel, est relative aux lectures de Talleyrand : « Il lit tout : Machiavel, ... Voltaire, les brochures politiques,

les ouvrages d'économie, les récits de voyage, mais il apprécie avant tout les mémoires et les moralistes »

Les Mémoires et correspondances du prince de Talleyrand, de Waresquiel, offrent davantage. On y voit Talleyrand s'interroger sur la forme de gouvernement que devrait adopter la France après la chute de Napoléon. Il précise qu'une monarchie héréditaire serait préférable et que ce régime -je cite- « ...ne peut périr que par la mort de tous les descendants qui auraient pu être appelés à régner » Et Talleyrand continue :

« Voilà pourquoi Machiavel

dit dans son livre du Prince : « Que l'usurpateur ne saurait affermir solidement sa puissance, qu'il n'ait ôté la vie à tous les membres de la famille qui régnait légitimement » Voilà pourquoi aussi la Révolution voulait le sang de tous les Bourbons »

Au chapitre III du Prince, Machiavel écrit en effet : « Pour posséder en toute sécurité les Etats et provinces incorporés par conquête à une Seigneurie... il suffit d'avoir éteint la lignée du prince qui leur commandait » Talleyrand a, au moins une fois, écrit le terme « machiavélique », comme suit : « On me croit immoral et machiavélique, je ne suis qu'impassible et dédaigneux. Je n'ai jamais donné un conseil pervers à un gouvernement ou à un prince mais je ne m'écroule pas avec eux. Après un naufrage, il faut un pilote pour recueillir



Laurent II de Médicis. Machiavel lui dédia «Le Prince»

les naufragés. J'ai du sang-froid et je les mène à un port quelconque ; peu importe le port pourvu qu'il abrite » C'est un assez bon portrait de Talleyrand, même si quelques exemples inverses peuvent venir à l'esprit, sur les « conseils pervers », pas seulement à propos de l'assassinat du duc d'Enghien..

1) Si on compare les écrits des deux hommes, on constate à la fois des divergences et des convergences, qui vous apparaîtront peut-être inattendues.

- Dans Le Prince et les Discours sur la première décade de Tite Live, Machiavel -pour l'essentiel- décrit les diverses formes d'Etats à son époque : monarchies, principautés, républiques, avec les multiples moyens de conquérir le pouvoir, de le conserver, de le perdre ; il décortique « à la loupe » ces moyens, en s'appuyant constamment sur des centaines d'exemples qu'il tire de l'Antiquité, surtout romaine ; la république romaine étant, pour lui, un modèle combinant pouvoir, liberté et durée.

Il a un objectif avoué, figurant en particulier dans le dernier chapitre du Prince : obtenir que les cités-Etats italiennes, politiquement indépendantes les unes des autres et trop souvent rivales, s'unissent, afin de chasser d'Italie les envahisseurs continuels, Français, Espagnols, Allemands du Saint-Empire et Suisses mercenaires, qui tous pillent l'Italie -qui n'est alors qu'une entité géographique- avec la complicité d'une papauté plutôt soucieuse d'acquiescer des avantages territoriaux.

- Dans un environnement étatique post-traités de Westphalie (1648) un peu différent -et l'Italie étant toujours morcelée- Talleyrand ne s'occupe pas de savoir comment prendre, garder, perdre le pouvoir. Son regard, ses analyses, se portent sur : que faire, dans une situation politique donnée, pour éviter une crise, un conflit, une guerre, ou retrouver la paix ; pas seulement après les quelque vingt ans de guerres révolutionnaires et napoléoniennes. Globalement, il n'est pas favorable aux conquêtes françaises au-delà des Pyrénées, des Alpes et du Rhin, qu'il estime être les limites naturelles de la France. Il n'est pas partisan de la « diplomatie de l'épée » A l'inverse de Machiavel, il ne voit pas de « conflits bénéfiques » « Il ne faut pas couper le nœud gordien qu'on peut dénouer » dit-il. (N'est-ce pas très talleyrandien cela ?).

2) Sur la nature humaine, en revanche, Machiavel et Talleyrand font à peu près la même analyse :

Machiavel : « Les hommes sont méchants » (Le Prince XVII et XVIII) ; ils doivent ou se caresser ou occire » (Le Prince III); « Quiconque veut fonder un Etat et lui donner des lois doit supposer d'avance les hommes méchants, et toujours prêts à montrer leur méchanceté toutes les fois qu'ils en trouveront l'occasion » (Discours

sur la Première Décade de Tite Live, livre premier, III) « Les hommes nuisent aux autres par peur ou par haine » (Le Prince VII).

Et il a un excellent argument pour maintenir la paix civile dans un Etat, c'est la religion : « Il est du devoir des princes et des chefs d'une république de maintenir sur ses fondements la religion qu'on y professe ; car, alors rien de plus facile que de conserver son peuple religieux, et par conséquent bon et uni. Aussi tout ce qui tend à favoriser la religion doit-il être bienvenu, quand bien même on en reconnaîtrait la fausseté » (Discours sur la 1ère Décade de Tite Live, livre premier, XII).

Notez que cela est écrit en 1512, soit 5 ans avant qu'un certain Martin Luther ne placarde ses 95 thèses sur les



portes de l'église de la Toussaint à Wittemberg, le 31 octobre 1517. Comme on voit, la sage prescription du Florentin : (« tout ce qui tend à favoriser la religion doit être bienvenu, quand bien même on en reconnaîtrait la fausseté ») n'a guère eu de succès à l'époque.

- Dans la même veine, Talleyrand : « C'est une réflexion que je fais avec peine, mais tout indique que dans l'homme la puissance de la haine est un sentiment plus fort que celui de l'humanité en général, et même que celui de l'intérêt personnel » « L'histoire des hommes nous donne ce triste résultat ; c'est que l'esprit de destruction accourt dans tous les lieux où les communications deviennent plus faciles »

3) Mais de ces constats sur l'humanité, Machiavel et

Talleyrand tirent des conclusions divergentes :

- Machiavel : « Le prince ne doit avoir d'autre pensée que « le fait de la guerre et l'organisation de la discipline militaire » (Le Prince XIV). « Et qui devient Seigneur d'une cité accoutumée à vivre libre et ne la détruit point, qu'il s'attende à être détruit par elle » (Le Prince V).

- A l'inverse, Talleyrand : « On a appris, et un peu tard sans doute, que pour les Etats comme pour les individus, la richesse réelle consiste non à acquérir ou à envahir les domaines d'autrui, mais bien à faire valoir les siens » et il condamne ensuite « les usurpations de la force et de l'adresse, qui ne sont que des jeux cruels de la déraison politique » (1792, réfugié en Angleterre).

Et, en 1799, « Le système qui tend à porter la liberté à force ouverte chez les nations voisines, est le plus propre à la faire haïr et à empêcher son triomphe »

Exemple : (Talleyrand à Napoléon, le 5 décembre 1805 lendemain d'Austerlitz) : « Votre Majesté peut maintenant briser la monarchie autrichienne ou la relever. Une fois brisée, il ne serait pas au pouvoir de Votre Majesté d'en rassembler les débris épars et d'en recomposer une seule masse. Or l'existence de cette masse est nécessaire. Elle est indispensable au salut futur des nations civilisées »

- Talleyrand : « Un Etat n'est grand que s'il est capable de ne pas humilier son adversaire dans une négociation »

Face à Machiavel donnant maint exemples de traités rompus par des princes vainqueurs, Talleyrand écrit : « Qu'est-ce qu'un traité de paix ? C'est celui qui, en réglant l'universalité des objets en contestation, fait succéder non seulement l'état de paix à celui de guerre, mais l'amitié à la haine » (1798).

Et en 1830, à Londres : « Les lenteurs actuelles s'expliquent par l'esprit de conciliation dont l'expérience me prouve chaque jour de plus en plus les avantages »

- Il ajoute : « En général et c'était-là ma plus grande difficulté, à Paris on ne jugeait les affaires qu'à un point de vue exclusivement français, sans faire aux autres la part qui leur était due »

- Machiavel « De notre temps, nous avons Ferdinand d'Aragon, de petit roi devenu par gloire et renommée le premier roi de la Chrétienté... pour se servir toujours de la religion, il se mit à pratiquer une sainte cruauté, chassant les Marranes de son pays et l'en dépeuplant » (Le Prince XXI).

- Au contraire, Talleyrand : « Après la découverte de l'Amérique, on vit la folie, l'injustice, le brigandage de particuliers altérés d'or... ils voulaient non pas cultiver mais dévaster. L'Espagne rejeta de son sein les Maures ; la France les Protestants ; presque tous les gouvernements les Juifs ; et partout on reconnut, trop tard, l'erreur qui avait dicté ces déplorables conseils. On avait des mécon-

tents, on voulut en faire des ennemis. Ils pouvaient servir leur pays, on les força à lui nuire » (Ces « déplorables conseils » viendraient-ils de Machiavel ?).

- Talleyrand : « Des mesures désastreuses ont porté dans nos colonies la dévastation. (Nos colonies : c'est Haïti bien sûr -la perle des Antilles- dont la révolte des esclaves date de 1791). L'humanité, la justice, la politique même commandent impérieusement que, par des mesures fermes et sages, on s'efforce enfin de réparer ces ruines (1797)



Ce portrait présumé de Machiavel fait partie des collections du château de Valençay. Une attribution à L. de Vinci a été évoquée.

...ainsi point de domination, point de monopole ; toujours la force qui protège, jamais celle qui s'empare ; justice, bienveillance, voilà les vrais calculs pour les Etats comme pour les individus, voilà la source d'une prospérité réciproque »

- Machiavel : « Il y a deux manières de combattre, l'une avec les lois, l'autre avec la force. La première est le propre de l'homme, la seconde, celui des bêtes. Il faut savoir user des deux. Or pour bien user de la bête, il faut savoir choisir entre le renard et le lion : le lion ne se défend pas des pièges, le renard ne se défend pas des loups... C'est pourquoi un prince ne doit pas tenir sa parole lorsque la promesse qu'il a faite tourne à son désavantage... Mais cette nature, il est nécessaire de bien la maquiller, et d'être un grand simulateur et dissimulateur... A celui qui a mieux su faire le renard, ses affaires vont mieux » (Le Prince XVIII).

- Talleyrand, (à propos de la dissimulation) : « On veut

toujours, et l'histoire prouve la vérité de ce mot toujours, autre chose que ce que l'on demande. Signaler cette autre chose, quelle qu'elle soit, est qualifié de calomnie ; et cependant cette autre chose est réelle. La Ligue parlait du maintien de la religion catholique, et ce qu'elle voulait, c'était un détournement, c'était la Maison de Lorraine au lieu de la Maison de Bourbon. La Fronde disait éloigner du pouvoir Mazarin, non pas, comme on le disait pour sauver la dignité de la France, mais pour mettre les ambitions personnelles des princes et des gentilshommes à leur aise, et cela s'appelait comme de raison le bien de l'Etat... si l'on voulait se rappeler de toutes les époques de troubles de l'histoire ancienne, on retrouverait dans sa mémoire que tous les grands troubles ont eu une autre cause que celle qu'on indiquait au peuple » (1836). (Serait-ce une allusion au rusé « renard » ?).

- Talleyrand : « Je dois le rappeler ici, pour détruire un préjugé assez généralement répandu ; - Non, la diplomatie n'est point une science de ruse et de duplicité. Si la bonne foi est nécessaire quelque part, c'est surtout dans les transactions politiques, car c'est elle qui les rend solides et durables. On a voulu confondre la réserve avec la ruse, la bonne foi n'autorise jamais la ruse, mais elle admet la réserve; et la réserve a cela de particulier, c'est qu'elle ajoute à la confiance » (1838).

En diplomatie, il est évident qu'à celui qui sait mieux faire le renard, ses affaires vont moins bien, beaucoup moins bien ! Et Talleyrand précise : « De nos jours, il n'est pas facile de tromper longtemps. Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, plus d'esprit que Bonaparte, plus d'esprit... que chacun des ministres passés, présents et à venir, c'est tout le monde » (1821)

4) Cela étant, il est des situations un peu ambiguës, où Machiavel et Talleyrand apparaissent un peu complices : - Machiavel : « Un sage prince, quand il en aura l'occasion, doit subtilement nourrir quelques inimitiés afin que, les ayant vaincues, il en tire plus grande louange » (Le Prince XX).

Talleyrand, de même : « Il me paraît qu'un arbitrage suppose une querelle et que...entre deux puissances qui peuvent difficilement s'entendre, votre premier soin doit être d'abord d'entretenir la jalousie, l'aigreur, d'exciter même quelque altercation, de l'animer, de rendre enfin votre médiation nécessaire... Il faut brouiller les gens que l'on veut raccommo-der : ceux-ci ont d'excellentes dispositions pour se haïr. Profitez-en pour les amener à ce qui nous convient, cette vieille marche de la politique est encore utile » (1798, à propos des relations Prusse-Autriche. Avait-il Machiavel à l'esprit ?)

5) Cela conduit à évoquer plus précisément les relations

entre Etats, où Machiavel et Talleyrand portent un regard similaire, forcément guidés par l'expérience. C'est la fonction -pour ne pas dire encore, le métier- de diplomate. C'est à dire, la manière de traiter les affaires entre deux ou plusieurs Etats, quelles que soient la qualité, la densité de leurs relations.

On n'y songe pas toujours, mais à côté de ses écrits politiques, poétiques et de deux pièces de théâtre, Machiavel a été pendant quatorze ans chargé de missions diplomatiques, par la Signoria de Florence dont il était Secrétaire, auprès de plusieurs cités italiennes et auprès des cours de France (où il est venu quatre fois). Et aussi auprès de la cour allemande de Maximilien de Habsbourg (qu'il a rencontré deux fois, à Constance puis à Mantoue).

De ses missions, il a rédigé des rapports, sur les bonnes pratiques, les bons usages locaux à observer pour réussir. Il va jusqu'à noter les plus petits détails du cérémonial des cours où il est allé (notamment celles de Bologne et de France auprès de Louis XII), constituant ainsi des « précédents » pouvant servir à d'autres.

Un seul exemple : sa lettre à l'ambassadeur de Florence en partance pour Madrid, afin de présenter les félicitations de la République à un Charles Quint nouvellement élu à la dignité impériale, en 1519. Il lui donne des conseils que n'aurait certainement pas désavoués Talleyrand : « Pour être efficace, vous devrez donner l'exemple d'un homme de bien, libéral et droit, et non pas avare, faux, qui pense une chose et en dit une autre... J'en ai connus qui ont perdu la confiance du prince par leur duplicité, au point de ne plus pouvoir négocier ensuite avec lui... Et vous serez grand honneur les dépêches que vous écrirez à vos mandants, concernant les affaires en cours, les affaires conclues et les affaires à venir » Il ajoute que, si l'on veut obtenir des informations, il faut en donner soi-même ; il suggère donc au destinataire de sa lettre de recueillir, avant de partir, un maximum d'informations sur les choses d'Italie, pour en parler à Madrid, et « obtenir ainsi les informations espagnoles que vous enverrez à Florence. Et trie-riez bien les informations vraies pour rejeter les fausses ! ... » (Cette manière de travailler, avec le vocabulaire d'aujourd'hui, demeure d'actualité pour un diplomate cinq siècles après !).

6) Au total, l'horizon de Machiavel est largement centré sur le pouvoir des Etats. Il décrit des formes de gouvernements toujours bouleversées par des passions internes et des ambitions externes. L'histoire, selon lui, est une répétition constante, circulaire, d'événements passés, depuis l'Antiquité, par des phases de république, de monarchie, de tyrannie... Prônant une imitation intelligente des précédents offerts par la connaissance de l'Anti-

quité, il estime que tout pouvoir est bon, pourvu qu'il existe. Comme l'observe Jean Giono (dans son Introduction au Machiavel de la Bibliothèque de la Pléiade) « il n'y a aucun désir de jugement, ni de bonheur de l'humanité dans son œuvre » Tout dépend des occasions, des circonstances. Avec l'objectif avoué de convaincre le jeune Laurent de Médicis de rassembler les cités italiennes contre les armées étrangères qui pillent le pays. C'est peut-être le philosophe Maurice Merleau-Ponty qui a donné la définition la plus limpide de la doctrine, la méthode, de Machiavel : « Quand un homme d'Etat augmente sa puissance avec l'air du désintéressement, quand il parle de paix pour couvrir des projets de guerre ou qu'il prend l'offensive au moment de faire des ouvertures de paix, on dit qu'il est machiavélique. Comme si Machiavel avait appris l'art de régner à d'innocents monarques. Il a seulement été des premiers à en parler si franchement. Ceux qui appellent de leur vrai nom les choses cachées et blessantes, on aimerait penser qu'ils les inventent et on les charge du mal que les autres font parce qu'ils ont la simplicité de le dire... Machiavel attend depuis longtemps en purgatoire. Il est temps de l'en retirer et d'y mettre les Médicis et leur pouvoir qui -comme tous les pouvoirs « vient de Dieu » Comment serait-il l'homme du secret, puisqu'il a éventé le secret ? Comment serait-il machiavélique puisqu'il a noir sur blanc expliqué comment vont les Etats ? »

7) L'horizon de Talleyrand est différent, durant sa longue carrière -depuis l'assemblée constituante jusqu'à la fin de son ambassade à Londres en 1834, et même jusqu'à sa mort en 1838.

Il n'analyse pas les manières de prendre, garder, perdre, le pouvoir. Il se prononce peu sur les régimes politiques et il ne les classe pas par catégories, même si, pour sortir de ce qu'il appelle « les multiples abus de la période révolutionnaire » il prône une monarchie constitutionnelle avec liberté de la presse, à l'anglaise.

Talleyrand vise à réconcilier des puissances en effet plus ou moins opposées les unes aux autres. Talleyrand parle latin (Machiavel aussi) et grec (pas Machiavel), mais l'Antiquité, qu'il connaît aussi bien que Machiavel, ne l'occupe pas comme référence permanente.

Talleyrand, c'est de l'avenir qu'il se préoccupe. Il écrit « Ce qui est passé est passé ; la nature n'a pas donné aux hommes d'yeux par derrière, c'est de ce qui est devant qu'il faut s'occuper » Phrase, à mes yeux, centrale pour distinguer Talleyrand de Machiavel.

Et il poursuit : « Dans les affaires du monde, il ne faut pas s'arrêter au moment présent : ce qui est presque toujours est fort peu de chose toutes les fois qu'on ne pense pas que ce qui est produit ce qui sera » Pensez à

l'entrevue d'Erfurt, en 1808, où il se doit d'évoquer, avec le tsar Alexandre, l'idée d'un mariage de Napoléon avec l'une de ses sœurs. Mais comme il n'y est pas favorable, il s'exprime de façon que le tsar comprenne que ce projet apparaisse, disons, inopportun..

En 1795, Talleyrand avait écrit : « Peut-être même l'avenir n'est-il pas si difficile à bien prévoir que l'instant présent n'est difficile à bien connaître »

N'était-ce pas tourné vers l'avenir qu'en 1790 il prévoyait d'uniformiser les poids et mesures entre la France et l'Angleterre, demandant que la Société Royale de Londres et l'Académie des Sciences de Paris établissent cette uniformité « principe d'une entente politique par les sciences » ? (Talleyrand, lointain précurseur du Marché commun européen ?).

- Jules Cambon, figure tutélaire du Quai d'Orsay au début du XXème siècle, écrit, dans une perle de petit ouvrage *Le Diplomate* (1926) : « Talleyrand avait le don de la prévision. C'est un don redoutable : l'homme n'aime pas qu'on l'avertisse et les Cassandre n'ont jamais été populaires. Pour lui il avait les yeux fixés sur le lendemain et c'était le lendemain qui déterminait sa conduite. A Vienne, grâce à ce mélange de souplesse et de dignité qui lui était propre, il fit si bien que la France, entrée en vaincue au Congrès, en face d'une Europe unie contre elle, en sortait avec ses anciennes frontières, ayant disloqué les alliances ennemies... »

Cette attitude, cette « posture » de Talleyrand, transpire à chaque page, par exemple, de sa correspondance de Londres pour arriver à obtenir -de Pays-Bas évidemment réticents- l'indépendance de la Belgique. Ainsi, dès le début de ces négociations, en 1830, il écrit à Louis-Philippe que notre intérêt serait de prévoir un traité de commerce avec le roi des Belges, afin de n'être pas devancé par les Anglais. (Il avait bien vu, aux Etats-Unis, qu'en dépit de la perte de leur colonie, les Anglais avaient su y garder une position commerciale prépondérante).

Autre exemple, en 1831 : « Vous vous étonnez que ce protocole n'ait jeté aucun blâme sur la conduite du cabinet de La Haye. Je répondrai à cette observation que l'on n'a voulu porter aucun regard en arrière, parce que, dans toutes les affaires, il ne faut considérer que le but auquel on veut arriver, et que tout ce qui ne dérange pas de cette route n'est pas important »

- Michel Poniatowski : Talleyrand, « s'il a toujours douté des hommes et des choses, il n'a jamais douté de la France. On voit se dégager en lui les qualités essentielles des vrais hommes d'Etat : la froide et réaliste lucidité qui leur permet de discerner les grands courants de l'histoire, de se plier aux changements inévitables, aux

adaptations nécessaires [...] Parvenir à l'équilibre des forces [...] sera désormais la pensée dominante de son action politique. Et sans doute est-ce là son meilleur titre d'être considéré comme un précurseur et le premier en date des diplomates de la France moderne » («...désormais...» = après son retour d'exil aux Etats-Unis en 1796).

- Pour un diplomate, Machiavel est intéressant à la fois comme analyste « décortiqueur » des régimes politiques, plus que comme précurseur de l'unité italienne. Il n'a d'ailleurs pas réussi, illustrant sa propre formule : « Les prophètes bien armés furent vainqueurs et les désarmés déconfits » (Le Prince VI).

De son vivant, il n'a pas été réellement lu, Le Prince n'ayant été publié que cinq ans après sa mort. Peu souvent proche du pouvoir à Florence, il a même été exilé un moment sur ses terres.

Certes Machiavel est tourné vers l'avenir, par son appel à l'unité italienne. Mais il faudra attendre Cavour, Garibaldi, et quelques autres -dont Napoléon III- pour parvenir.

- A l'inverse, Talleyrand est la plupart du temps au pouvoir ou « à la veille d'y entrer » et estimant « (porter) toujours malheur aux gouvernements qui (le) négligent » Au-delà de sa longue action comme diplomate -pas seulement ministre des affaires étrangères de plusieurs régimes- il est intéressant par ses vues sur la France, l'Europe dont la Russie, et sur les jeunes Etats-Unis. Il voit -par définition bien avant Tocqueville puisque il y réside, exilé, de 1794 à 1796- que ce pays deviendra une puissance.

Et pour un diplomate, Talleyrand est encore une source d'excellents constats et conseils pour le traitement concret des affaires entre Etats, des plus petites aux plus grandes.

8) A la réflexion, Talleyrand et Machiavel se complètent assez bien.

Sans retirer aucun mérite au Florentin, on peut dire que Talleyrand le prolonge, va au-delà de ses « bagarres » étatiques si savamment décrites, pour esquisser les voies et moyens d'arriver à la paix, à la conserver, éviter de la perdre, ou la retrouver.

Pour oser une comparaison risquée, je dirai que Machiavel est plutôt Agamemnon, Achille ; Talleyrand plutôt Ulysse, donc parfois rusé, mais regardant -de façon concrète, opérationnelle- vers l'avenir.

On considère d'ailleurs que Talleyrand a assez bien réussi à faire établir -depuis Vienne- un équilibre des puissances qui a duré une cinquantaine d'années.

9) Enfin, d'un point de vue plus large, existe, entre les deux, une notable différence :

Quoique de petite noblesse, et peu connu de son temps -l'exact inverse de Talleyrand- Machiavel est, depuis longtemps, universellement connu et reconnu, glorifié, ou vilipendé, par beaucoup. Talleyrand, même en France, n'a jamais atteint une telle notoriété.

C'est évidemment son *De Principatibus* (Des Principautés, traduit en *Le Prince*), petit opus d'une centaine de pages en vingt-six chapitres très denses, plus lu que tous ses autres écrits, qui explique sa renommée mondiale. C'est un écrivain célèbre ; pas Talleyrand, qui a pourtant une plume délectable ; mais qui n'a pas résumé en un seul ouvrage ses pensées sur les relations entre Etats : elles sont éparpillées dans le vaste océan de ses écrits publics et privés.

Et il y a, je crois, deux autres raisons, simples, à la renommée de Machiavel :

1/ L'attrait, la fascination qu'exercent partout, toujours, le guerrier, le conquérant, le pouvoir politique. Pensez à Napoléon, contemporain de Talleyrand.

2/ Le fait que si Machiavel est considéré -par les spécialistes- comme décrivant les multiples facettes du pouvoir d'Etat -sans jugement moral appuyé de sa part- les situations qu'il décrit sont souvent faciles à interpréter comme étant approuvées par lui. Il n'est donc pas réellement compliqué -sans forcer le trait- de lui faire dire ce qu'il ne dit pas, en matière de jugement moral ; ce qui est notamment le cas avec sa parabole du lion et du renard. D'où sa réputation de « scélérat », pour reprendre le qualificatif de Flaubert et de Mirabeau.

D'où les débats sur le sens du Prince, souvent qualifié -par une lecture un peu courte- de bréviaire des dicateurs- et sur la portée de la philosophie politique de Machiavel. Mais cela serait l'objet d'un autre exposé.

Le titre de celui-ci -Talleyrand, l'anti-Machiavel ?- n'est donc pas tout faux. Heureusement, il y avait le point d'interrogation !

J'aurais enfin une question à vous poser :

Il existe en France une association « Les Amis de Talleyrand » bien connue des lecteurs du *Courrier du Prince*. Je n'ai pas réussi à découvrir s'il en existe une de Machiavel. Si quelqu'un la connaît, je suis preneur dans la mesure où je n'ai pas trouvé, en France et en Italie, d'association spécifiquement consacrée à Machiavel.

->Vérfications faites, il ne semble pas exister, en France et en Italie, d'association spécifiquement consacrée à Machiavel.

Note : les textes de Machiavel proviennent de l'édition de La Pléiade 1964, traduction de Gohory 1571 « retouchée très légèrement » selon l'éditeur. Les références aux chapitres du Prince et des Discours n'ont pas été mentionnées oralement.